

<http://www.dechargelarevue.com/Le-point-de-vue-de-Michel-Lamart.html>



Le point de vue de Michel Lamart

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : dimanche 8 septembre 2019

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Après Léon Cobra (voir en repérage du 25 août : [Quand le minuscule crée la polémique](#)), c'est Michel Lamart qui donne son point de vue. Je lui laisse la parole, même s'il nous égratigne un peu. Je répondrai ensuite.

La mort sûre du Cobra par Michel Lamart

Il est clair que la poésie n'a pas à se faire systématiquement l'écho des « grands bouleversements de la planète ». Si tant est qu'elle puisse encore, comme la littérature ou la philosophie avec laquelle elle cousine parfois, servir à quelque chose aujourd'hui - et non au sens de la pensée libérale qui nous invite à célébrer l'utilité, et, par conséquent, le profit le plus basement trivial. Bref ! On ne lui demande pas de revêtir pour la circonstance l'habit vert quand notre « branloire pérenne » est en danger. À ce compte, la tenue de pompier qu'elle devrait endosser s'imposerait en permanence. Ouais Chirac ! notre maison brûle mais qu'as-tu fait, qu'avons-nous fait pour éviter ce désastre prévisible et prévu ? Bien nommer, c'est aussi, parfois, ajouter au malheur du Monde. Surtout quand on a les oreilles bouchées...

En revanche, on peut aussi, comme le fait Léon qui ne croit visiblement plus au père Noël, poser la question du rapport qu'entretient le politique avec le poème (et non avec la poésie, car c'est le poème qui informe la poésie, pas l'inverse : (re)lisez Meschonnic !), sans se lancer à la figure des anathèmes post-soixante-huitards. Donc, pas de combats d'arrière-garde, s'il vous plaît, mais une vigilance accrue dans un monde en feu. L'ici et le maintenant pour mieux penser le futur : telle est l'urgence du moment. La poésie ne peut en faire l'économie - car c'est bien de pensée qu'il s'agit !

Tout me semble être question de dosage et l'époque verse trop dans l'hybris pour qu'on ne dresse pas l'oreille à des propos - ceux de L.C. en l'occurrence - qui sont loin d'être anodins. En effet, le « habiter poétiquement le monde » de Hölderlin fait aujourd'hui problème. Il y a des précédents - voir par exemple l'interrogation d'Adorno : peut-on encore écrire de la poésie après Auschwitz ? Ces questions poétiques relèvent du politique. Elles peuvent nourrir la réflexion. À ce titre, elles devraient pouvoir être posées sans polémique au sein d'une revue qui a clairement fait le choix de faire l'éloge d'une poésie du quotidien (parfois insipide) et du minimalisme plutôt que d'appeler à l'insurrection permanente (cuti virée, exeunt les boutons d'adolescence sous-entendus par Jacques Mots). Soit ! mais doit-on pour autant ignorer d'où l'on vient sans courir le risque de ne plus savoir où l'on va ?

Le venin du « serpent à plume » interpelle en effet. J'avoue être lassé par ces incessants plaidoyers pro domo qui assaisonnent parfois ces chroniques. Oui Vercey fait son boulot ! Oui Jacmo est un Admirable Revuiste et nous lui devons une revue qui tient le coup contre vents et marées depuis des lustres ! Ok ! nous l'avons compris depuis belle lurette puisque, en abonnés avisés, fidèles que nous sommes, nous continuons de proposer des textes à Décharge. Mais un peu d'humilité, que diable ! Il faudrait en finir avec cette auto-satisfaction qui résonne souvent un peu trop fort dans les marges de la revue (les vérités se chuchotent comme le dit un proverbe chinois). Le culte de la personnalité, nous l'avons condamné en son temps : n'y revenons pas !

Si, comme le prétend Jacmo, Claude Vercey balaie « la palette d'une diversité étonnante et d'une richesse absolue de la poésie française d'aujourd'hui », on ne peut que s'en réjouir ! À condition, bien sûr, avant d'user de superlatifs (l'hybris, toujours l'hybris !), de le démontrer ! Imposer ce point de vue présenté comme une vérité, alors qu'il ne se fonde que sur la subjectivité, relève du sophisme. J'y entends une vieille antienne incantatoire, enjoignant à l'adhésion sur parole, propre, paradoxalement, à court-circuiter toute forme de réflexion critique. C'est ce qu'on voudrait, hélas !, faire entendre à Léon Cobra. Si la « diversité étonnante » existe bien aujourd'hui (en quoi l'est-elle ?), faites-en plutôt, chers chroniqueurs, jouer toutes les facettes : nous apprécierons ! Car nous sommes capables de penser par nous-mêmes. Quant à « la richesse absolue », je demande à voir. Si elle est « absolue » à quoi bon en discuter ? Elle s'impose ! Je préfère, quant à moi, m'interroger sur la qualité de cette richesse. Ne serait-ce que pour éviter de la confondre avec l'abondance qui peut en être l'antithèse.

Pour moi, l'essentiel est ailleurs.

Il ne s'agit pas de savoir qui, de Paul ou de Jacques, a raison. Nous vivons, spectateurs d'un monde en train de

disparaître sous nos yeux. Évitions le rôle du sot qui préfère regarder le doigt plutôt que ce qu'il montre. N'amusons pas la galerie en encourageant le miroir dans son délire narcissique : il se contente de refléter le monde, comme les glaces versaillaises depuis qu'elles existent. Décharge n'en fait autant... que depuis 40 ans. Certes, cette longévité est à saluer. Mérite personnel ou défense et illustration d'un genre souvent confidentiel ? J'y vois, pour ma part, un amour qui n'a pas à compter ni à s'en laisser conter. Il est réel et tenace : c'est assez dire.

Désolé de le rappeler : c'est Claude Vercey qui provoque la polémique à partir d'un billet d'humeur d'un correspondant légitimement agacé, faute d'être mieux informé sans doute. Le choix du « poème pauvre » n'implique en rien pauvreté du poème. Ni de la pensée. Dans le même numéro de À l'Index n°34 (excellente revue au passage), Patricia Castex Menier (qui a toute ma sympathie) écrit :

À peine née s'éteignit la foi en l'homme.

À peine née, entre deux guerres.

Souvenons-nous.

In memoriam le clandestin.

Requiescat le réfugié.

Miserere pour le migrant.

De profundis le disparu si près des côtes.

À l'intention

des éloignés, des invisibles,

la dernière pierre au sommet de ce cairn,

et qu'elle fasse le guet. (p.29)

Que Vercey assume le feu qu'il allume lui-même au lieu de le déplorer ! Faut-il s'excuser d'être (parfois) en désaccord avec l'un ou l'autre des permanents ?

Par ailleurs, citer une poète(sse) qui confesse ponctuellement son impuissance (à n'être pas entendue) en mettant en exergue sa lassitude de la « dose de massacres, de trahisons, d'humanité piégée dans son propre-cul-de-sac. », c'est travestir la réalité, c'est laisser croire à un parti pris immuable de l'auteur. Une maladresse de critique. Pas davantage ! Il faut donc raison garder.

Nous avons tout à réinventer - tout le temps ! pas simplement aujourd'hui. On sait que cette civilisation est mortelle. La poésie, comme la littérature, comme tous les autres arts, doit, en permanence, réinventer de nouvelles formes de convivialité . De partage. Cela suppose d'accueillir l'autre dans sa différence, dans ses opinions contraires, dans sa pratique autre du poème, sans le rejeter de sa zone de confort. Vivre ensemble - plutôt avec la poésie - est un (bon) projet. La tolérance aussi. À une époque où les tentations de repli sur soi l'emportent sur la nécessité d'agir en commun pour rendre à l'homme sa part d'humanité perdue, la poésie a forcément des choses à dire. Faire écho à des paroles diverses, politiquement, esthétiquement tout le temps serait une vraie richesse. Cela fait, ce petit pas serait déjà beaucoup, non ? Ce n'est qu'une proposition soumise à discussion, bien sûr ! Et non à polémique. Décharge est capable de débattre . La revue le montre quand il le faut. Les luttes ne peuvent qu'être collectives. On le voit : reste beaucoup de feux à éteindre...

michel lamart